

chères études, et pressentant déjà la banqueroute de la Renaissance.

En ce qui concerne la conduite d'Erasme vis-à-vis du pontificat romain, M. de Nolhac indique clairement ses relations avec Léon X et Adrien VI et parle longuement de ses rapports avec Luther (25). Il y fait un plaidoyer éloquent en faveur de l'indépendance d'Erasme à l'égard de Luther, tout à l'honneur de notre humaniste, en même temps qu'un parallèle fort judicieux entre ces deux esprits si différents, qui ne voyaient ni les gens ni les choses au même point de vue. Erasme était un sage, un lettré, un indulgent, malgré que ses yeux de moraliste chrétien ne l'aveuglassent nullement sur les fautes de l'Église (plusieurs de ses lettres en font foi, entre autres, celle qu'il écrivit en 1509 à Alexandre VI). Luther était un passionné et un ardent. Moine augustin, il sortait pour la première fois de son monastère, quand il vint à Rome. Il resta trop peu de temps dans la ville éternelle pour juger avec calme du bien qui s'y faisait, en dépit du faste païen et de la corruption du temps. « Au sortir des ombres de son cloître saxon, jeté brusquement dans la pleine lumière de l'Italie de la Renaissance, il a eu l'éblouissement douloureux des oiseaux de nuit et cette grande âme troublée a crié au monde son indignation et sa souffrance dont les conséquences devaient être si graves sur l'avenir du christianisme. »

En réponse aux accusations portées contre Erasme sur les remontrances qu'il adressa maintes fois à la papauté, M. de Nolhac remarque sagement : « L'Italie de Dante et de Pétrarque qui voyait dans la papauté sa force et sa gloire a

(25) Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1888, p. 191 et sqq.